

que je n'ai jamais lu Raymond Roussel

Une lectrice a défini ainsi le « ça me rappelle » :

C'est un gars qui se parle à lui-même.

Ce n'est pas faux, sans doute, mais il me semble qu'on pourrait dire cela de toute littérature. Elle aurait pu dire aussi :

C'est un gars qui parle de lui-même à lui-même.

Puisqu'il n'y a aujourd'hui ni guerre, ni crise, ni oppression, ni misère, ni désastre, ni menace, il ne serait pas scandaleux de parler de soi. Mais pour vraie qu'elle soit, la définition n'est pourtant pas exacte : elle ne rend pas compte des règles qui régissent la composition d'un çmr, ni de celles qui s'imposent au sujet, ni des liens qui s'établissent avec le lecteur... Voici donc le contour que je leur trouve, à mes « ça me rappelle »...

*

Je ne suis pas un Oulipien, malgré quelques velléités, malgré mon goût affirmé pour leur littérature et mon admiration pour quelques-uns. Par honnêteté, je dois reconnaître que je n'ai pas écrit les « ça me rappelle » en me soumettant à une contrainte littéraire quelconque. Cet article énumère donc des lois découvertes par l'analyse, après coup, ou au cours de l'écriture, plutôt que des principes préexistants. Une sorte de rétro-oulipisme, qui formaliserait la règle après l'avoir pratiquée.

Ma première tentative de définition a produit cet énoncé :

Ça me rappelle : Procédé consistant à explorer les souvenirs suscités par les situations ou les objets rencontrés chaque jour, puis à s'émerveiller que le coq fasse penser à l'âne et à en tirer une conclusion — morale, leçon, pirouette, chute, regret, espérance, sentence, interrogation...

Il me satisfait toujours. Le reste de cet article est donc superflu et, n'était le plaisir de pérorer, on pourrait cesser ici. Mon goût de l'exhaustivité, qui épuise le sujet... et le lecteur, *exhausted*. Suit donc une théorie du *ça me rappelle*.

Les *ça me rappelle* ne sont pas un exercice de nostalgie. La nostalgie est permise (voire inévitable dans l'exercice du souvenir), mais pas obligatoire. Je l'exerce de façon paradoxale, sans regret ni tristesse. Le mot *nostalgie* lui-même ne figure que dix fois dans tout le texte — les trois occurrences de ce paragraphe comprises.

Les *ça me rappelle* ne sont pas non plus un exercice de sincérité. Je n'en ai pas le culte. Elle atteint vite ses limites, qui sont celles de celui qui la pratique : elle ne donne accès qu'à ce qu'il prend pour la vérité, non pas à la vérité elle-même. On ne trouve pas toujours plus de vérité — et souvent moins de fantaisie — dans une confession sincère que dans un bon mensonge. Quant à mon intimité, si elle a été effleurée, c'est qu'elle se trouvait sur le parcours.

Au-delà de ce que les *ça me rappelle* ne sont pas, ma tentative de formalisation a pu dégager les principes auxquels je me suis soumis, et auxquels j'ai parfois dérogé.

1. On doit partir d'un objet ou d'une situation vécue le jour même. En dérouler le fil, accueillir ce qui est évoqué, le noter (l'élaboration du texte peut se faire ultérieurement, voire beaucoup plus tard, si les notes sont suffisamment précises quant au déclencheur et aux enchaînements de pensées).
2. Le chemin inverse est toléré : si un souvenir s'impose, on peut chercher et trouver ce qui l'a convoqué. En revanche, il est interdit de chercher *ce qui pourrait bien l'évoquer et inventer la situation*. Cette tricherie est sans doute indiscernable ; y en aurait-il dans les *ça me rappelle* présentés ici comme authentiques ?
3. Le parcours successif est autorisé (un même déclencheur pouvant inspirer plusieurs remembrances).
4. Le parcours transitif est autorisé. Le parcours transitif désigne ici A me rappelle B, B me rappelle C, etc. Ou plus exactement, A me rappelle B₁, B₂ me rappelle C, où B₁ et B₂ peuvent appartenir à des champs sémantiques différents (mon ordinateur me rappelle le calcul mental, le calcul me rappelle les coliques néphrétiques, les coliques frénétiques me rappellent les patates viriles).
5. La fiction est autorisée, parce que tout souvenir est une fiction, une synthèse à partir du peu qu'on se rappelle effectivement (par exemple, on doit réinventer un arbre complet avec ses feuilles innombrables et les rides de son écorce à partir du souvenir vague de sa forme et de ses textures) ; inversement, aucune fiction n'est entièrement inventée, elle comprend toujours une part de souvenir.
6. La distance entre le « ça » et le « me-rappelé » intervient dans l'effet comique. Par exemple dans « La fin des dames-pipi me rappelle la gratitude envers Bernard ». Toutefois, la règle n'impose pas de distance minimum. Exemple : « mes sandales me rappellent mes sandales ».
7. Le *ça me rappelle* se conclut souvent par une collision des temps : présent/futur (aujourd'hui, c'est comme ceci, que sera-ce demain ?), passé/présent (autrefois, c'était comme cela, aujourd'hui c'est comme ceci) ou passé/futur. Ce parallèle peut prendre diverses formes : rien de change, tout change, qu'est-ce qui changera ? Appréhension, espoir, nostalgie, nostalgie par anticipation, projection philosophique ou recommandation tirée des leçons du passé. Morale, regret, espoir, soulagement ou appréhension sont des figures récurrentes.

Initialement, *ça me rappelle* ne devait être qu'une lettre destinée à des lecteurs choisis, cooptés ou demandeurs. Les nouveaux inscrits souhaitant que leur soient envoyés les premiers numéros parus, il apparut bientôt qu'il serait plus commode de les mettre à leur disposition sur un site. Je sélectionnai par commodité un outil de blogue — dotclear — et la possibilité pour les lecteurs de commenter les billets me parut, initialement, une fonction parasite.

Aujourd'hui, je trouve qu'elle fait intégralement partie du *projet a posteriori*, et les contributions des lecteurs sont les bienvenues. Le souvenir que mon souvenir évoque est bien plus qu'un écho : une réplique (comme en ont les tremblements de terre), et une justification, l'indice que j'ai touché juste, quelque chose d'humain, qui me dépassait. Ces petites choses qui perdurent se partagent, ces réactions en chaîne indiquent un tronc commun, une même humanité, une même culture. Dans les différences encore, nous nous sentons proches. Grâce à vous, je suis nombreux.